
INTRODUCTION¹

Marion Amblard

Université Grenoble Alpes, ILCEA4 & PLÉIADE

Gilles Montègre

Université Grenoble Alpes, LUHCIE

Tout au long du dix-huitième siècle, compte tenu de son statut international de capitale culturelle, la ville de Rome accueillit un très grand nombre de voyageurs et d'étrangers qu'ils soient artistes, savants ou aristocrates, venus de toutes les parties de l'Europe et notamment d'Écosse et de France. Les interactions entre les Écossais et les membres des différentes communautés établies dans la Rome du dix-huitième siècle sont l'objet de cet ouvrage, qui s'inscrit dans le sillage d'une journée d'étude intitulée « D'Écosse, de France et d'Ailleurs. Pour une histoire transnationale des communautés étrangères dans la Rome du XVIII^e siècle » organisée en septembre 2019 à l'Université Grenoble Alpes avec le soutien des laboratoires de recherche ILCEA4 et LUHCIE. En se consacrant plus spécifiquement aux communautés écossaise et française, cette publication entend promouvoir une étude transnationale des communautés étrangères réunies dans l'une des capitales les plus cosmopolites de l'Europe du dix-huitième siècle : Rome. Ceci afin de mieux comprendre l'impact politique, culturel et artistique que ces ressortissants Écossais, Français, Anglais et d'autres nationalités eurent dans la ville du pape, au sein de leur pays d'origine comme à l'échelle de l'Europe entière.

La présence écossaise dans la Ville éternelle ne date pas du dix-huitième siècle, mais le nombre d'Écossais qui y séjournèrent ou qui s'y établirent définitivement augmenta considérablement dès 1719 et ce jusqu'en 1798, lorsque les troupes françaises du Directoire envahirent la capitale des États pontificaux pour y transplanter une République sœur. Ce fut, en effet, à partir de 1719 que les prétendants jacobites exilés de Grande-Bretagne s'établirent à Rome suite à l'invitation du pape Clément XI. Résidant au palais Muti, aussi connu sous le nom de palais du Roi, les Stuarts

1. La publication de cet ouvrage a bénéficié d'une aide de l'État gérée par l'Agence Nationale de la Recherche au titre du programme « Investissements d'avenir » portant la référence ANR-15-IDEX-02.

s'entourèrent d'une cour cosmopolite comprenant des Écossais, des Irlandais et des Anglais, ainsi que du personnel domestique italien, suisse et allemand (Corp : 2011, 121-136 ; 307-322). Toutefois, les postes-clés de la maison royale en exil furent confiés à des Écossais. C'est ainsi que James Edgar, originaire des environs de Forfar dans les Lowlands, fut choisi pour être secrétaire de Jacques François Stuart, que ses partisans appelaient le roi Jacques VIII d'Écosse et Jacques III d'Angleterre, et ses opposants le Vieux Prétendant. Edgar occupa cette fonction jusqu'à sa mort en 1764, soit pendant près de quarante-six ans, avant d'être remplacé par un autre Écossais, Andrew Lumisdén. Lord Nithsdale fut nommé seigneur-en-attente de Marie-Clémentine Sobieska, épouse de Jacques François Stuart, tandis que Lady Nithsdale fut la gouvernante des princes Charles et Henry de 1725 à 1727. La fonction de médecin attitré du roi fut attribuée à un autre Écossais du nom de James Murray.

Le dix-huitième siècle marqua aussi l'apogée du prétendu « Grand Tour », voyage d'éducation entrepris par les jeunes nobles, dont Rome constituait l'étape principale. Les voyageurs venus de Grande-Bretagne et de toutes les nations européennes profitaient de leur séjour dans la ville pour se familiariser avec l'art antique et faire l'acquisition d'œuvres afin de compléter leurs collections patrimoniales. Parmi les collectionneurs britanniques, l'Écossais James Grant commanda plusieurs tableaux et miniatures lorsqu'il séjourna à Rome au printemps de l'année 1760. Il posa pour le portraitiste français Louis-Gabriel Blanchet et sollicita les talents du jeune paysagiste irlandais John Plimmer ; au moins deux artistes écossais travaillèrent pour lui, Gavin Hamilton et Colin Morison recevant chacun une commande pour un tableau d'histoire (Ingamells, 419-420). Le séjour prolongé à Rome constituait aussi une étape incontournable dans la formation des artistes venus y étudier les œuvres des grands maîtres de la Renaissance et les sculptures classiques, ainsi que divers objets des civilisations antiques découverts à l'occasion des fouilles urbaines et périurbaines dont certaines campagnes furent menées par des Écossais comme Gavin Hamilton, qui s'était définitivement établi dans la ville à partir de 1756 afin d'y travailler en tant que peintre, marchand d'art et archéologue. Pour les artistes venus d'Écosse, le séjour prolongé à Rome était une étape d'autant plus marquante qu'ils ne bénéficiaient pas, dans leur pays d'origine, d'académie des beaux-arts permanente dispensant une formation complète avant 1798 (Amblard : 2010), et ce à la différence de l'Angleterre où la *Royal Academy of Arts* fut fondée à Londres en 1768, ou de la France qui ouvrit l'Académie royale de peinture et de sculpture à Paris dès 1648. Des artistes français pensionnés par la monarchie eurent en outre la possibilité d'étudier à l'Académie de France à Rome dès 1666.

Du fait des résidents permanents installés à la cour des Stuarts en exil, la communauté écossaise occupait une place centrale dans la vie sociale, culturelle et artistique romaine, constamment revivifiée par les voyageurs et artistes venus d'Écosse et d'Angleterre. Le baron von Stosch, informateur au service de Sir Horace Mann, représentant diplomatique britannique à Florence, avait en effet constaté que les partisans écossais des Stuarts ne manquaient pas d'accueillir les voyageurs britanniques, et plus particulièrement les Écossais, dès leur arrivée à Rome. Ainsi peut-

on lire dans une lettre datée de décembre 1722 : « [The Scottish Jacobite pensioners frequented] all the cafés in the piazza di Spagna, where the foreigners live and... latch on to them with their offers of assistance, and make themselves agreeable to the young people in hundreds of different ways » (cité dans Corp : 2011, 125). La présence des écossais, artistes ou aristocrates, à Rome et plus largement en Italie, n'a fait l'objet jusqu'alors que d'un ouvrage daté de 1966 : celui de Basil Skinner, *Scots in Italy in the 18th Century*. La présence des jacobites en Italie a pour sa part particulièrement intéressé le Professeur Edward Corp, auteur de plusieurs ouvrages sur le sujet. Mais le plus souvent ces études ne distinguent pas les écossais des partisans originaires d'Angleterre ou d'Irlande. Il en est de même pour les nombreuses publications sur le « Grand Tour », qui traitent généralement de l'expérience des voyageurs britanniques sans faire de distinction entre les expériences des voyageurs anglais, gallois et écossais, alors même que celles-ci peuvent s'avérer bien distinctes.

La communauté écossaise établie à Rome se distinguait de celle constituée par les Anglais, quand bien même ils parlaient la même langue, partageaient les mêmes intérêts politiques depuis l'Union des Parlements de 1707, et même si pour bien des voyageurs venus du continent européen les écossais étaient souvent qualifiés « d'Anglais »². Le dix-huitième siècle marqua à plus d'un titre une étape charnière dans l'évolution de l'identit  culturelle écossaise qui allait rapidement devenir binationale, à la fois écossaise et britannique. En effet, le dernier soulèvement jacobite de 1746 marqua le début de la réhabilitation des Highlands, dont la culture allait devenir emblématique de l'ensemble de l'Écosse à l'issue des guerres napoléoniennes et lui permettre d'insister sur ses différences avec l'Angleterre. Au même moment, les écossais commencèrent à se réconcilier avec l'idée d'être unis à l'Angleterre et développèrent progressivement un sentiment d'appartenance à la Grande-Bretagne. Ainsi que le rappellent plusieurs chapitres de cet ouvrage, au contact des membres des autres communautés étrangères, les écossais qui séjournèrent à Rome contribuèrent à forger une identit  binationale pour l'Écosse. Lorsqu'ils étaient dans la Ville éternelle, les écossais avaient un sens aigu de la solidarité envers leurs compatriotes et n'hésitaient pas à leur faire profiter de leur réseau personnel. James Boswell, qui vécut à Rome de mars à juin 1765, révèle par exemple dans son journal qu'il y fréquenta assidûment Andrew Lumisden, l'abbé Peter Grant, Colin Morison, Gavin Hamilton et George Willison, tous écossais faisant partie de la communauté jacobite. Pour autant les écossais ne sacrifiaient pas à une forme de repli communautaire : ils interagissaient au contraire au quotidien avec les membres des autres communautés étrangères présentes dans la ville, ainsi que le suggère l'artiste  cossais David Allan dans son dessin intitulé *The Arrival of a Young Traveller and His Suite during the Carnival in Piazza di Spagna Rome*³. Allan, qui vécut à Rome de 1767   1777, a saisi l'animation du quartier

2. Cette distinction entre écossais et Anglais appar it notamment dans les registres paroissiaux « des  tats des  mes », conservés à l'Archivio Storico del Vicariato de Rome. des  mes. Dans la plupart des cas, la nationalité écossaise est indiquée à côté du nom des personnes originaires d'Écosse ; la mention « inglese » (anglais) est plus rarement utilisée.

3. David Allan, *The Arrival of a Young Traveller and His Suite during the Carnival in Piazza di*

très cosmopolite de la Place d'Espagne au moment du carnaval qui, chaque année, attirait de nombreux visiteurs à l'instar du jeune voyageur s'apprêtant à descendre de la calèche. Au premier plan, un personnage portant un masque pour le carnaval danse en compagnie d'une courtisane au son des musiciens ; un jeune homme élégamment vêtu accompagné d'un homme plus âgé, probablement un voyageur et son tuteur, sont environnés de personnages qui tentent de leur vendre des tableaux. Des mendiants sont rassemblés devant la pension dite de la « Ville de Londres » afin de récolter les pièces lancées par un couple de nobles observant les festivités depuis le premier étage. Cet établissement, tenu par la famille de l'aubergiste avignonnais Charles Rolland, peut être mis en regard avec l'inscription « Caffè Degli Inglesi » qu'on peut lire sur une enseigne située de l'autre côté de la Place. Le dessin de l'Écossais David Allan associe en somme la présence des communautés britanniques et françaises à Rome, dans une place au destin cosmopolite particulièrement marqué, comme en atteste l'installation de l'ambassade d'Espagne et le rayonnement du couvent des Minimes français de la Trinité-des-Monts. À la même époque, le voyageur français Pierre Grosley généralisait ce cosmopolitisme à la Rome du dix-huitième siècle dans son ensemble :

Quoique Rome ne soit plus un aussi grand théâtre, elle est toujours fréquentée par des étrangers de toutes nations qu'y attirent la curiosité, la dévotion et les conclaves. Ces étrangers y vivant sur leur bonne foi, l'Anglais s'y montre tel qu'à Londres, l'Espagnol tel qu'à Madrid, l'Allemand tel qu'à Vienne, enfin le Français tel qu'à Paris. Les airs de ces nations ne sont pas également analogues à celui de Rome ; et c'est d'après ces airs, que les Romains jugent les différentes nations. (Grosley, 358)

À en croire Grosley, qui parcourut l'Italie en 1758, Rome constituait un espace particulièrement propice à la confrontation et à la fixation de cette caractérologie des nations qui préoccupa tant les Européens au dix-huitième siècle. À l'heure où les Lumières se diffusent dans nombre de villes du Vieux continent, la présence étrangère à Rome ne se réduit pas en effet à la réalité de pèlerins et de voyageurs attirés par une ville sainte muée peu à peu en capitale de l'antique. Au dix-huitième comme au cours des premiers siècles de l'époque moderne, Rome n'est pas seulement un point de mire pour les voyageurs mais également une capitale où nombre d'étrangers s'installent pour de longues périodes de temps, voire pour une vie entière (Fosi). N'en déplaise à une historiographie pléthorique sur le sujet, on ferait fausse route en réduisant le cosmopolitisme romain à celui du Grand Tour. Au dix-huitième siècle, la *Caput Mundi* est en réalité le lieu d'agrégation d'une multitude de communautés nationales durablement enracinées dans la ville : artistes, artisans, diplomates, religieux, savants, érudits, musiciens, cuisiniers etc. Parce qu'elle associe souvent plusieurs générations familiales ou socio-professionnelles, cette présence étrangère mérite d'être analysée sous le prisme des transferts culturels, mais également dans le sillage d'une histoire transnationale visant à comprendre comment les identités des peuples européens tantôt se cristallisent tantôt se déconstruisent au miroir de l'autre (Espagne : 1999 ; Muchembled : 2006-2007 ; Wrede et Montègre : 2022). Le Français Grosley comme

l'Écossais Allan avaient donc bien conscience du poste d'observation hors du commun que représentait au dix-huitième siècle la ville de Rome pour qui souhaitait étudier les mœurs des nations et leur mise en relation :

Il est peu de pays où l'on sache aussi promptement et aussi sûrement qu'à Rome, apprécier la véritable valeur des arrivants [...]. L'intérêt et l'habitude [que les Romains modernes] ont de s'étudier mutuellement, les expose à cette connaissance : elle règle leur conduite à l'égard de tous ceux avec qui ils ont à vivre ou à traiter (Grosley, 365).

La singularité de cet observatoire romain tient à une réalité politique bien particulière, liée au caractère à la fois électif et universel du pouvoir pontifical. Contrairement à l'image monolithique et centralisée que l'on se fait de la papauté, le pouvoir des papes a marqué la ville de Rome au sceau d'un polycentrisme culturel qui la distingue d'autres capitales de l'Europe moderne : la ville de Rome concentre en effet dans un espace urbain ramassé une multitude de cours diplomatiques, aristocratiques ou cardinalices, auprès desquelles les communautés étrangères peuvent trouver protection, soutien et appui (Caffiero, Donato, Romano : 2005). Ce polycentrisme a donc des effets sur la structuration des communautés nationales à Rome, mais également sur les objectifs culturels que ces communautés s'assignent : il engendre une diversité des interprétations possibles de l'art, de l'érudition, de l'histoire ou de la science en fonction des réseaux de protection auprès desquels les acteurs du monde culturel se positionnent dans la ville (Romano : 2008). Le réseau d'artistes et d'amateurs germaniques, prussiens, écossais et anglais gravitant autour du cardinal Alessandro Albani joue ainsi un rôle fondamental dans la définition des canons européens du néo-classicisme (Borchia : 2019). Au même moment, le cardinal de Bernis affirme tenir dans son palais d'ambassade à Rome « l'auberge de la France dans un carrefour de l'Europe », développant ainsi des formes originales de diplomatie culturelle qui procèdent d'une captation délibérée des communautés étrangères d'artistes et de voyageurs (Montègre : 2019, 321-444).

Cet ouvrage s'est fixé pour objectif d'évaluer l'ampleur de ce cosmopolitisme romain, en analysant non seulement l'implantation de certaines communautés étrangères – écossaise, anglaise, française ou autre – mais également les liens qu'elles nourrissent les unes vis-à-vis des autres. Sur la nature de ces échanges interculturels, deux tendances interprétatives contradictoires doivent être remises en perspective. La première présume que l'intensité de la présence étrangère à Rome favoriserait une forme d'irénisme et de pacification des rapports entre les nations. Cet idéal semble d'autant plus séduisant à convoquer que le dix-huitième siècle voit se construire un référentiel esthétique et politique commun des nations européennes, structuré autour de l'amour de l'antique. Une lettre de Winckelmann, préfet des antiquités pontificales et auteur de la célèbre *Histoire de l'art chez les Anciens*, enjoint à se défier d'une telle perspective. Adressée le 29 janvier 1757 à Hieronymus Dieterich Berendis, la lettre de l'antiquaire allemand a précisément pour sujet les Français de Rome :

Membres d'une nation pitoyable, tous les Français, ici [à Rome], sont ridicules et je me flatte de ne rien avoir en commun avec cette engeance de bipèdes parmi les plus dignes de mé-

pris. [...] Un Français, tel que produit par sa nation aujourd'hui, est incapable de devenir un grand artiste, un érudit sérieux. Aucun Français ne peut même apprendre à parler une autre langue sans prêter à rire. (Winckelmann, vol. 1, 267)

Le mythe de la fraternité universelle née de la matrice romaine reçoit à travers ces propos un sévère démenti... Les paroles acerbes de Winckelmann expriment l'ampleur des rivalités entre écoles artistiques nationales à Rome, mais également la plasticité des interprétations de l'antique dans la culture du dix-huitième siècle (Faroult, Leribault, Scherf : 2010). Pour autant, il serait tout aussi erroné de laisser accroire que les communautés étrangères dans la Rome du siècle des Lumières ne se structurent et ne se socialisent qu'au prisme de dynamiques identitaires étroitement nationales. On en a pour preuve les mémoires du peintre lyonnais Philippe-Auguste Hennequin, se rapportant à son long séjour de formation accompli à Rome entre 1784 et 1790 :

Très peu d'artistes, de ceux pensionnaires de l'Académie de France, voyaient ceux qui ne l'étaient pas. Ces derniers, au contraire, étaient souvent ensemble et se voyaient chaque jour, quelle que fût leur nation et le pays qui les avait vu naître. Français, Allemands, Belges, Suédois, Russes, tous mangeaient à la même table ; c'était une véritable assemblée de fous dont les Français étaient à la fois les chefs et les acteurs. Messieurs les Anglais seuls dédaignaient ces folies. En sortant de dîner et presque tous ensemble, nous allions au café grec, Strada dei Condotti, et là, nous recommencions de plus belle à nous divertir en prenant chacun une tasse de café. (Hennequin, 101)

Quelles pistes d'études privilégier, et quelle documentation utiliser, afin de mieux saisir cette dialectique complexe entre identités nationales et fraternité universelle dont la Rome du dix-huitième siècle semble avoir été le théâtre ? Sans prétendre épuiser la question, ce volume a cherché à l'aborder de front au miroir de trois cadres d'analyse : celui des sociabilités nées de l'expérience du voyage, celui des relais institutionnels et diplomatiques actifs dans la ville, celui enfin des médiations artistiques.

La première partie du livre envisage les voyageurs non pas tant au prisme de leurs quêtes de socialisation individuelle qu'au titre des discours qu'ils nourrissent et des rapports qu'ils entretiennent vis-à-vis des autres communautés étrangères, à Rome et de manière plus large à travers l'Italie. Parce que la sociabilité culturelle fabrique avant toute chose des « possibilités », comme l'écrivait Daniel Roche, il importe de considérer que les appartenances nationales ne surdéterminent pas toujours les sociabilités voyageuses (Roche, 35). Le cas des voyageurs écossais, anglais et français à Rome est intéressant à convoquer à cet égard. Tandis que la Grande-Bretagne et la France croisent le fer par-delà les mers, quels liens ces voyageurs entretiennent-ils dans les rues, les collections et les académies de la Ville éternelle ? Quels rapports les Écossais entretiennent-ils avec les Français ? Dans quelle mesure ces relations sont-elles influencées par les liens historiques, culturels et dynastiques existant entre l'Écosse et la France⁴ ? Quel impact a le contexte diplomatique sur ces échanges ?

4. Écossais et Français avaient noué une alliance militaire contre l'Angleterre, leur ennemi commun, en signant en 1295 un traité connu sous le nom de Vieille Alliance, « Auld Alliance ». Jusqu'à la Réforme, les relations entre les deux nations s'intensifièrent et des liens artistiques, culturels, commerciaux et dynastiques se développèrent. Les Stuarts, dynastie qui régnait

L'abbé Coyer donne un témoignage assez sombre des liens franco-anglais noués à Rome, si l'on en croit le récit de sa réception à l'Académie des Arcades de Rome en 1763, l'année même du traité de Paris mettant fin à la guerre de Sept ans :

Après quelques sonnets d'usage [...], on lit un poème où l'Angleterre victorieuse voit la France dépouillée et humiliée à ses pieds. L'amour de la Patrie se soulève au fond de mon cœur : m'avez-vous donc fait asseoir parmi vous, dis-je aux Académiciens qui m'environnaient, pour entendre injurier ma Nation ? J'en porterai mes plaintes à notre ambassadeur. Je lis la crainte sur leurs visages, on marque du regret. On s'excusa sur ce que l'Académie n'a point prévu cette lecture, et encore sur ce que la séance présente était toute destinée à recevoir des Anglais. (Coyer, vol. 1, 199-200)

Pourtant, si l'on sort le nez des guides et des récits de voyages publiés au dix-huitième siècle à destination d'un lectorat francophone, pour s'intéresser aux journaux manuscrits des voyageurs, on se rend compte que les sociabilités mixtes entre voyageurs français, écossais et anglais n'étaient pas rares à Rome. Le naturaliste Latapie en témoigne lorsqu'il écrit dans son journal le 8 septembre 1776 : « j'ai passé la matinée avec un Anglais appelé M. Thomas Crawford et un autre peintre anglais établi à Rome depuis 25 ans. Nous avons parcouru les palais Boccapaduli et Spada ». Par la suite, Latapie renonce à poursuivre son voyage de Rome à Venise en compagnie de son compatriote l'abbé Chaupy, antiquaire français dont il juge le caractère impossible, pour lui préférer le britannique Crawford avec lequel il a fait connaissance dans la ville : « cette compagnie vaut bien mieux sans doute que celle d'un antiquaire fougueux et déraisonnant⁵ ». À la faveur de ces sociabilités transnationales, les voyageurs français semblent avoir nourri une vision bien précise des Écossais et des Anglais rencontrés à Rome. Elle se résume dans cette réflexion figurant dans le guide de Lalande où les Écossais sont assimilés aux Anglais, comme dans l'ouvrage de Grosley : « les Anglais en général font plus de dépense que les Français qui voyagent » (Lalande). Madame du Boccage ne s'exprimait pas différemment quelques années plus tôt : « on doit désirer [à Rome] que [les étrangers] y apportent tous autant d'argent que les Anglais qui y viennent en grand nombre » (Du Boccage, 292). Le stéréotype napoléonien de la « nation de boutiquiers » semble aussi en bonne voie dans les écrits que Grosley consacre à son voyage à Rome : à l'en croire les étamines du Mans sont « le seul objet de commerce que dans ce pays les Anglais n'aient pu encore enlever aux Français »

en Écosse depuis 1371, avaient des liens de parenté avec la Maison Bourbon. En 1625 en effet, Charles I^{er} de Grande-Bretagne – fils du roi Jacques VI d'Écosse et I^{er} d'Angleterre – avait épousé Henriette-Marie de France, fille de roi de France Henri IV. Lorsqu'il quitta la Grande-Bretagne au moment de la Glorieuse Révolution en 1688, Jacques VII-II, fils de Charles I^{er}, fut accueilli par son cousin le roi de France Louis XIV. Ce dernier mit à la disposition des Stuarts et de leur cour le château de Saint-Germain-en-Laye où ils résidèrent jusqu'en 1713 (Corp : 2004).

5. Archives privées de la famille Latapie, *Éphémérides*, 12^e cahier. Précisons qu'au sortir de Rome, le carrosse de Latapie et Crawford se retourne sur une mauvaise route. Le voyageur français reçoit sur lui tout le poids de son compagnon, ce qui a pour effet de lui casser la clavicule. Contraint de retourner se soigner à Rome, Latapie conte sa mésaventure au cardinal de Bernis qui lui répond avec humour : « voilà ce que c'est que d'aller avec des hérétiques ! ».

(Grosley, 487). Et Latapie affirme de son côté au sujet du banquier Thomas Jenkins installé à Rome depuis 1753 : « Un Anglais m'a dit que Jenkins venait de vendre à des Anglais ses compatriotes pour 8000 livres sterling de curiosités et antiquités qui lui ont coûté à peine mille livres sterling. Il s'étonne que quelque français industriel ne se soit jamais avisé de faire à Rome le métier lucratif qui a si fort enrichi M. Jenkins » (Latapie, 352).

Comme l'indique le titre de sa contribution, « Ouverture internationale et repli communautaire. Quels compagnonnages, quels réseaux, quelles préférences dans l'Italie des voyageurs de l'époque des Lumières ? », Gilles Bertrand élargit le spectre de cette ambivalence qui caractérise le champ des études sur le voyage en Italie au dix-huitième siècle. Ses analyses mettent en évidence la dimension communautaire de l'expérience des voyageurs venus de France, d'Écosse, d'Angleterre et plus généralement de toutes les parties de l'Europe qui furent à divers titres des sujets cosmopolites, marqués par l'appropriation de multiples usages linguistiques et culturels. Par le biais de l'expérience de plusieurs artistes et gens de lettres, qui furent des résidents ou des voyageurs, l'auteur développe l'idée que l'Italie a bien été une terre propice aux « fertilisations réciproques », favorisées par les rencontres et les échanges entre les membres des différentes communautés étrangères présentes dans la péninsule. Toutefois, en parallèle à ces échanges intercommunautaires, l'expérience des voyageurs fut également marquée par des formes de repli communautaire avec, à partir des années 1750, des regroupements de résidents et voyageurs en fonction de leur nation d'origine.

L'article d'Anthony Lewis retrace pour sa part le voyage en Italie de deux Écossais, durant la première moitié du dix-huitième siècle, à travers l'étude d'objets conservés dans les réserves des *Glasgow Life Museums* : le carnet de voyage d'un membre de la famille Smith of Craigend et un portrait de James Carnegie of Boysack. Smith of Craigend entreprit de visiter la péninsule en 1717 et son périple l'amena dans le nord et le centre de l'Italie. Il ne fit aucune référence à la famille royale des Stuarts et à leur cour, composée alors en partie d'Écossais, qui venaient de quitter la France pour se réfugier à Urbino. Le voyageur visita pourtant des lieux étroitement associés aux Jacobites tels que Loreto. L'absence de référence aux Stuarts rappelle le danger que représentaient alors les Jacobites, toute association avec ces derniers étant considérée comme un crime en Grande-Bretagne. Les liens entre la famille royale britannique en exil et James Carnegie of Boysack ne font en revanche aucun doute. Carnegie faisait partie de la famille de James Carnegie, 5^e comte de Seafield, éminent membre de la cour de Jacques François Stuart. Séjournant à Rome en 1739 avec son ami James Steuart of Denham, il posa pour un portrait en buste réalisé par Domenico Dupra, artiste qui travailla pour la famille royale britannique déchu. Ce tableau fait partie d'une série de portraits de Dupra représentant les membres d'un groupe jacobite connu sous le nom de *Society of Young Gentlemen Travellers*. Désormais conservés dans plusieurs musées écossais, ces portraits ainsi que le carnet de voyage de Smith of Craigend témoignent des liens féconds existant entre l'Écosse et l'Italie au dix-huitième siècle.

Si le nombre de voyageurs tendit à se réduire considérablement durant les guerres napoléoniennes, les Britanniques furent à nouveau nombreux à se rendre en Italie à partir de 1815. Ce fut le cas notamment des sœurs Charlotte et Jane Waldie, qui séjournerent dans la péninsule en 1816 et 1817, et dont les publications inspirées par leur voyage font l'objet de la contribution de Pam Perkins. Issues d'une famille de la bourgeoisie écossaise des Borders, les sœurs Waldie ne furent pas les premières femmes britanniques à effectuer un « Grand Tour » et à publier des écrits inspirés de leur périple. Avant elles, Lady Anne Miller fut l'auteur de *Letters from Italy*, parues en 1776 et, treize ans plus tard, Hester Thrale Piozzi publia ses *Observations and Reflections Made in the Course of a Journey through France, Italy, and Germany*. Toutefois, même s'ils sont à ce jour moins connus que les écrits de leurs prédécesseuses, *Rome in the Nineteenth Century* (1820) de Charlotte Waldie et *Sketches Descriptive of Italy in the Years 1816 and 1817* (1820) de Jane Waldie remportèrent un certain succès, au point d'être réédités à plusieurs reprises au cours du dix-neuvième siècle. Comme le souligne Pam Perkins, ces ouvrages s'inscrivent dans la continuité des publications des voyageurs du dix-huitième siècle. Ils montrent combien, pour les voyageuses écossaises, le séjour en Italie et les contacts avec les Italiens et les membres des communautés étrangères les aidèrent à consolider leur britannicité. Ce sentiment s'exprima à travers une rhétorique patriotique s'articulant principalement autour des notions de différences religieuses, sociales et culturelles.

La deuxième partie du livre envisage la multiplicité des relais institutionnels et diplomatiques favorisant à Rome la présence et les échanges entre les Écossais et les autres communautés étrangères. L'approche est sous-tendue par l'idée que les sources diplomatiques ne servent pas seulement à écrire l'histoire des relations et négociations internationales, mais gagnent à être utilisées en vue d'une histoire sociale et culturelle des rapports entre communautés étrangères au sein des villes d'ambassade. Cette perspective est ici mise en avant pour éclairer par de nouvelles approches l'exil de la cour jacobite dans la Rome du dix-huitième siècle, le rôle joué par les jacobites écossais dans la vie politique et culturelle de la ville, et mettre en avant la manière dont ces relais institutionnels et diplomatiques ont profité aux Écossais.

Le tableau de Paolo Monaldi et Silvestri Pubalacci utilisé pour la couverture de l'ouvrage permet de réinscrire la présence des Stuarts dans un contexte urbain précisément localisé, puisque la scène se déroule devant le palais Muti, situé à Rome au bas du Corso sur la piazza dei Santi Apostoli⁶. C'est en effet dans ce palais que Jacques VIII d'Écosse et III d'Angleterre, dont la dynastie avait été écartée du trône d'Angleterre et d'Écosse par la Glorieuse Révolution de 1688, trouve refuge en 1719 après avoir été hébergé en France au château de Saint-Germain-en-Laye (Corp : 2004). Accueilli par le pape Clément XI avec les honneurs royaux, il épouse deux ans plus tard la princesse polonaise Marie Clémentine Sobieska qui lui donne deux fils : Charles et Henry. Baptisé au palais Muti par l'évêque de Montefiascone, Charles Stuart est celui

6. Paolo Monaldi & Pubalacci Silvestri, *Prince James Receiving His Son, Prince Henry, in front of the Palazzo del Re*, v. 1747, Scottish National Portrait Gallery, Édimbourg.

qui gagna le nom de Bonnie Prince Charlie par sa volonté de reconquérir le trône d'Angleterre et d'Écosse en débarquant en Écosse, jusqu'à ce que la défaite de Culloden mette fin à ses rêves et à ceux des Highlanders qu'il était parvenu à rallier à sa cause. Ce tableau s'inscrit dans un contexte charnière car il représente un événement ayant eu lieu devant le palais Muti une année seulement après la défaite écossaise : l'accueil par le Vieux Prétendant Jacques François Stuart de son deuxième fils, Henry, qui vient d'être revêtu de la pourpre cardinalice par le pape Benoît XIV. Ce contexte ouvre la voie à une italianisation délibérée de la cour jacobite de Rome, qui signe la fin des illusions d'une reconquête du pouvoir par les Stuarts, et la perspective d'une intégration plus systématique aux codes et aux cadres de la société romaine (Corp : 2011, 307-322). Au fil du siècle, la cour romaine des Stuarts tend ainsi à se dénationaliser, et à devenir de plus en plus italienne et cosmopolite, comme l'attestent les *stati delle anime* qui renseignent année après année la composition sociale du palais Muti. Cette italianisation se dévoile aussi à travers des mariages mixtes, comme à travers la propension qu'ont désormais les « sujets » de Jacques VIII-III de passer d'une double allégeance à une fidélité unique envers le souverain pontife. Le mouvement s'accroît à la mort de Jacques VIII-III en 1766, lorsque le pape finit par reconnaître la dynastie des Hanovre régnant sur la Grande-Bretagne.

Cette évolution rend particulièrement intéressant le positionnement des communautés étrangères représentées à Rome vis-à-vis de cette cour en exil qui se compose en partie d'Écossais. L'attitude adoptée par les Français de Rome s'avère de ce point de vue cruciale, compte tenu des liens historiques, dynastiques et religieux liant la France à l'Écosse et les Bourbons aux Stuarts, mais aussi de la rivalité opposant la France à la Grande-Bretagne des Hanovre tout au long du dix-huitième siècle. On sait que plusieurs Français ont gravité autour de la cour des Stuarts de Rome, au premier rang desquels des artistes comme Laurent Pécheux ou Louis-Gabriel Blanchet (Corp : 2011, 277-306 ; Corp : 2001, 74-82). Les portraits de Charles et d'Henry réalisés par ce dernier dans les années 1730 et 1740 servirent indiscutablement à galvaniser les partisans de la cause des Stuarts à travers l'Europe (Nicholson ; Corp : 2001). L'attitude des ambassadeurs français dépêchés à Rome révèle cependant une recomposition progressive des jeux d'alliance sur une base qui n'est plus principalement dynastique et confessionnelle, mais relève d'une « realpolitik » rendant nécessaire la reconnaissance du pouvoir des Hanovre sur le royaume de Grande-Bretagne. Dans son guide d'Italie paru en 1766, l'abbé Richard affirme :

Pendant que Rome prend hautement le parti des Stuarts, qu'elle entretient dans ses murs le prince infortuné qui porte le titre de roi d'Angleterre, la maison d'Hanovre a des partisans qui font des vœux pour sa prospérité dans l'antichambre même de Jacques III ou du cardinal d'York. (Richard, vol. 5, 103-104)

La Grande-Bretagne hanovrienne œuvre de son côté à espionner étroitement les Stuarts en exil à Rome pour s'assurer que leurs velléités de reconquête resteront lettre morte. On en veut pour preuve ce qu'écrivit le cardinal de Bernis dans une des lettres de sa correspondance réservée avec le ministre Vergennes, au sujet du cardinal

Alessandro Albani : « c'est comme on dit, une belle âme devant Dieu ! Les Jésuites et les arts perdent beaucoup à sa mort, et l'Angleterre y gagne la pension qu'elle lui payait pour espionner le Prétendant⁷ ». Durant les dernières décennies du dix-huitième siècle, il est frappant de voir à quel point la France, par la voie de Bernis, délégitime non seulement le pouvoir mais également les honneurs revendiqués par celui qui se fait toujours appeler *the Young Pretender*. Lorsque la comtesse d'Albany⁸, mariée depuis 1772 à Charles Stuart, abandonne ce dernier en 1781 pour rejoindre son amant Alfieri, Bernis n'hésite pas à prendre fait et cause pour l'épouse infidèle, et œuvre même à ce que la cour de France continue à lui verser la pension prévue au moment de son mariage. L'évocation des funérailles du Prétendant, qui se déroulent à Frascati au début de l'année 1788, ne manque pas non plus d'ironie dans la correspondance du cardinal français : « l'incognito que gardait le prince Charles-Edouard n'a été, dans cette pompe funèbre, ni rigoureusement observé, ni entièrement violé. La royauté y était, en quelque sorte, visiblement cachée⁹ ». En novembre de la même année, ce n'est plus qu'à titre de curiosité que Bernis fait envoyer à sa cour deux médailles figurant le cardinal d'York pourvu du titre fantaisiste d'Henri IX, roi d'Angleterre. La singularité de cet objet justifie l'intérêt de le faire figurer dans le cabinet des médailles du roi, alors même qu'avec le cardinal d'York s'éteint la ligne mâle de la maison des Stuarts, et avec elle l'espérance de recouvrer un jour le trône. À rebours, il importe de souligner combien Bernis fait feu de tout bois pour bien recevoir à Rome les sujets de Georges III de Grande-Bretagne. Comme il l'écrit à Vergennes, « ils fréquentent ma maison, et je suis [ainsi] très à portée de savoir tout ce qui se passe à Londres, car les Anglais ne sont pas mystérieux¹⁰ ».

L'attitude et le regard des ambassadeurs français vis-à-vis des Stuarts ne furent pas seuls à évoluer au fil du temps : ainsi que le constate Georgia Vullinghs il en fut de même pour les voyageurs écossais et anglais. Qu'ils soient jacobites ou non, les Britanniques de passage à Rome pouvaient difficilement éviter les contacts avec les Stuarts et leur cour. C'est ainsi que peu après leur arrivée à Rome en 1736, les Écossais Alexander Cunyngham et Allan Ramsay eurent l'occasion de croiser Jacques VIII-III en compagnie de Lord Nithsdale ; puis ils rencontrèrent les jeunes princes en la présence de James Murray, comte de Dunbar, conseiller principal de Jacques VIII-III. En reprenant le concept d'objet de curiosité développé par Barbara Benedict, Georgia Vullinghs rappelle tout d'abord combien les voyageurs britanniques du « Grand Tour » qui ne soutenaient pas leur cause tentèrent de se tenir à l'écart des Stuarts et de leur

7. Archives privées de la famille Bernis, lettre du cardinal de Bernis au comte de Vergennes, Rome, 15 décembre 1779.

8. Charles Stuart était connu sous le nom de comte d'Albany. Le titre nobiliaire de duc d'Albany avait été créé au quatorzième siècle par le roi Robert III d'Écosse et était donné au plus jeune fils du roi. Le terme « Albany » désigne la partie du territoire de l'Écosse qui s'étend au nord du fleuve Forth.

9. Archives du Ministère des Affaires étrangères, Correspondance Politique, Rome, vol. 907, fol. 102 : lettre de Bernis à Montmorin, Rome, 5 février 1788.

10. *Ibid.*, vol. 893, fol. 191-194 : lettre de Bernis à Vergennes, Rome, 12 mars 1783.

entourage, afin de ne pas compromettre leur réputation. Toutefois, dès lors qu'ils ne représentèrent plus une menace pour la stabilité politique de la Grande-Bretagne, les Stuarts en exil éveillèrent la curiosité des voyageurs qui n'évitèrent plus de les côtoyer. Chaque rencontre représentait au contraire une occasion très prisée de les observer et de partager des impressions très étayées dans les correspondances et récits de voyage.

Entre 1719 et 1766, Jacques VIII-III, son épouse et ses fils ainsi que leurs partisans écossais participèrent activement à la vie culturelle et artistique de Rome. Ils étaient présents dans les salons tenus par la noblesse romaine, assistaient aux concerts, pièces de théâtre et aux festivités organisées tout au long de l'année sainte. Ainsi, dans son tableau de 1729 consacré à la célébration de la naissance du Dauphin de France sur la place Navone¹¹, Giovanni Paolo Panini a représenté, parmi la foule venue assister à la fête, Jacques VIII-III, ses fils et le comte de Dunbar. Grâce à l'étude de textes contemporains et d'œuvres iconographiques, Martine Boiteux montre comment la participation des Stuarts et de leurs partisans à ces diverses réjouissances faisaient partie d'une stratégie de visibilité très élaborée. Celle-ci avait pour objectif principal de rallier à leur cause les sujets écossais et anglais et, par le biais des diplomates étrangers, les royaumes catholiques du continent, afin d'espérer un jour réoccuper le trône de Grande Bretagne.

Dans sa contribution « Sir Horace Mann and his networks in Florence and Rome, "A sort of common stage where the several Popish Powers play their Parts" », Miriam Al Jamil s'intéresse pour sa part aux réseaux mis en place par le diplomate britannique Horace Mann afin de surveiller depuis Florence les activités des Stuarts et de leur cour. Mann fut un acteur majeur de la scène culturelle et diplomatique florentine, où il vécut des années 1730 jusqu'en 1786. Depuis la capitale du duché de Toscane et en l'absence d'une représentation diplomatique officielle à Rome, il fut chargé d'envoyer au gouvernement britannique des rapports réguliers sur les activités des Stuarts. Usant de la métaphore théâtrale pour décrire la vie de la famille royale en exil, Miriam Al Jamil compare le diplomate à un spectateur observant la vie politique romaine. Elle avance que pour ne rien perdre de l'intrigue, Mann utilisa son réseau d'informateurs, dont faisait partie le baron prussien Philipp von Stosch, ainsi que les voyageurs de passage à Florence, dans le but de suivre au plus près les affaires de la cour en exil, mais également les nombreux rebondissements liés à la défense de la cause des Stuarts, ainsi que la vie mouvementée de Jacques VIII-III et de ses fils.

Les contributions de Sabrina Juillet Garzón et de Kelsey Jackson Williams portent sur un autre aspect des échanges diplomatiques entre les différentes communautés étrangères à Rome, puisque tous deux s'intéressent au Collège des Écossais. Cette institution n'occupait pas seulement une place centrale au sein de la communauté écossaise, mais joua aussi un rôle majeur dans la vie religieuse et diplomatique de la Ville éternelle au dix-huitième siècle. Ainsi que le démontre Sabrina Juillet Garzón, ce ne fut qu'à partir du dix-huitième siècle, alors qu'il était sous la protection des Stuarts,

11. Giovanni Paolo Panini, *Préparation du feu d'artifice et de la décoration de la fête donnée sur la place Navone, à Rome, le 30 novembre 1729, à l'occasion de la naissance du Dauphin, 1729*, Musée du Louvre, Paris.

que le Collège de Rome parvint à s'imposer comme le principal séminaire catholique pour les Écossais. Par-delà sa mission de formation des prêtres, il fut aussi un important vecteur de valeurs propres à l'Écosse et aida à renforcer l'idée d'une identité catholique écossaise. Les séminaristes et leur formation au sein du Collège des Écossais à Rome entre 1707 et 1797 sont scrutés de près par Kelsey Jackson Williams. Au cours de cette période, ce ne furent pas moins de cent trois élèves qui étudièrent au sein de cet établissement accueillant exclusivement des séminaristes originaires d'Écosse. À la faveur de certains enseignements prodigués au Collège romain, les jeunes Écossais purent côtoyer des élèves d'autres nationalités et bénéficièrent de cours dispensés par des savants ecclésiastiques de renom, tels que Girolamo Lagomarsini ou Ruggiero Giuseppe Boscovich. Comme le souligne Kelsey Jackson Williams, le Collège des Écossais à Rome, que ce soit par le biais de ses enseignements ou des agents de la mission catholique écossaise, exerça une réelle influence sur l'Écosse au siècle des Lumières.

La troisième partie du livre cherche à établir ce que le cosmopolitisme romain de l'âge des Lumières doit à la présence de communautés artistiques étrangères dans la ville. La riche historiographie sur les artistes étrangers à Rome a longtemps été marquée par une approche monographique, privilégiant les itinéraires individuels ou les communautés nationales, à l'exclusion des instances de médiation qui permettaient à ces acteurs et à ces groupes d'interagir les uns avec les autres, tout en cherchant à s'intégrer au monde de l'art romain. Ce n'est que récemment qu'une approche plus dynamique et internationaliste a vu le jour sur ces questions (Barroero et Susinno : 2002 ; Varela Braga et True : 2018). Cet ouvrage entend y contribuer en mettant en avant les médiateurs qui permirent à ces artistes étrangers de se former ou de faire carrière à Rome, mais également en étudiant des pratiques artistiques communes aux artistes de diverses nations, ainsi que des lieux qu'ils avaient pour habitude de fréquenter.

Cette approche par les lieux révèle tout son potentiel si l'on se réfère au cas singulier des cellules monastiques peintes à fresque pour le religieux François Jacquier, au sein du couvent minime de la Trinité-des-Monts, dans le quartier de la place d'Espagne. Celui qui apparaissait alors comme l'un des plus célèbres mathématiciens newtoniens du dix-huitième siècle y recevait la visite de très nombreux artistes et voyageurs de toute nation, comme en atteste l'éloge funèbre de Jacquier prononcé à Rome en 1788 : « il n'y avait pas d'Anglais instruit, ou bien de haute condition, qui n'ait cherché à le connaître et à le voir » (Avanzo : 1790, 51). Mais ce lieu de sociabilité cosmopolite se mua également par deux fois en un lieu de création artistique. Avant que Noël Hallé ne fasse peindre en 1775 dans la chambre du moine une fresque à la volière qui a depuis mystérieusement disparu, le peintre Clérisseau réalisa dans une autre partie de la cellule la célèbre fresque de la "chambre des ruines" (Montègre, Crépel : 2017, 369-387). À rebours des artistes français gravitant exclusivement autour du palais de l'Académie de France, Clérisseau incarne bien cette dimension intrinsèquement cosmopolite du monde artistique romain et italien, comme en attestent sa fréquentation et ses voyages accomplis aux côtés des architectes écossais James et Robert Adam (McCormick).

Le cosmopolitisme caractérisant l'activité artistique romaine, particulièrement intense à la cour des Stuarts, se trouve d'abord mis en avant dans la contribution de Murray Pittock. Celui-ci s'intéresse à la manière dont la famille royale en exil influença le développement des arts à Rome et en Écosse durant la première moitié du dix-huitième siècle. La présence de la communauté jacobite à Rome a en effet profondément marqué le goût des collectionneurs, des peintres et des architectes écossais. Dès lors qu'ils s'établirent dans la Ville éternelle, les Stuarts devinrent d'importants mécènes et posèrent pour quelques-uns des plus célèbres portraitistes français, italiens et écossais. Suivant leur exemple, les jacobites écossais de passage dans la ville firent appel aux talents des peintres travaillant pour les Stuarts, et rapportèrent ainsi des portraits pour témoigner de leur séjour à Rome. De même, par l'intermédiaire d'éminents membres de la cour en exil, les amateurs écossais firent l'acquisition de tableaux italiens, alors que jusque-là leurs collections étaient en grande partie constituées de peintures hollandaises. Grâce au réseau jacobite, plusieurs artistes écossais venus à Rome compléter leur formation artistique purent étudier dans l'atelier de peintres de renom tels que Francesco Fernandi, plus connu sous le nom d'Imperiali en hommage au mécène principal de l'artiste : le cardinal Imperiali, protecteur de l'Irlande, proche de la famille royale déchue. Selon Murray Pittock, les Stuarts furent également à l'origine du développement de la peinture d'histoire en Écosse et à Rome, en étant les premiers à commander des sujets historiques revisités à la lumière de l'histoire contemporaine.

En plus de leurs nombreuses commandes de portraits et de tableaux d'histoire, les collectionneurs écossais et anglais furent de fervents amateurs de peinture de paysage et parmi les artistes spécialisés dans ce genre, l'Avignonnais Joseph Vernet, qui vécut à Rome de 1734 à 1753, fut un de leurs peintres préférés. À travers l'étude du livre de raison de cet artiste, Émilie Beck Saiello révèle l'importance des réseaux internationaux dans la carrière de Vernet. Il compta parmi ses principaux clients des Anglais, des Écossais, des Irlandais, des Avignonnais, des membres du haut clergé romain ainsi que des personnalités du milieu diplomatique français. Son livre de raison atteste qu'il sut adapter son répertoire à ses clients ; ainsi, pour les Britanniques il peignit essentiellement des marines dans lesquelles il accorda une grande attention aux effets atmosphériques et aux dérèglements de la nature. Cette popularité auprès d'une clientèle cosmopolite, jointe à son approche nouvelle du genre du paysage dans lequel il se spécialisa, incitèrent un grand nombre de jeunes artistes de nationalités diverses à le côtoyer. Ainsi que le souligne Émilie Beck Saiello, les années romaines marquèrent une étape cruciale dans la vie de Vernet puisqu'elles continuèrent à influencer son œuvre et sa carrière lorsqu'il retourna en France pour ouvrir à Paris son propre atelier. À Rome, son succès a indéniablement incité les paysagistes à suivre son exemple et, parmi les artistes profondément influencés par Vernet, on compte le jeune peintre écossais Jacob More qui s'installa dans la Ville éternelle en 1773 et connut une carrière prospère en tant que paysagiste.

À travers son analyse de *The Tribuna of the Uffizi*, peint par le peintre allemand Johan Zoffany à la demande du roi Georges III et de son épouse la reine Charlotte, Sébastien Scarpa explore la richesse de la symbolique d'une œuvre dont la réalisation marqua une étape charnière dans la vie de l'artiste. Réalisée à l'occasion du deuxième séjour du peintre dans la péninsule, période qui coïncida avec l'apogée du voyage d'Italie, cette toile célèbre l'attrait que la collection du Grand-Duc de Toscane exerçait alors sur les Écossais et les Anglais qui étaient nombreux à se rendre à Florence. Ces voyageurs, diplomates et artistes profitèrent de leur séjour italien pour se livrer à des activités diverses, que documente le tableau de Zoffany. Les voyageurs ambitionnaient d'enrichir leur collection particulière en faisant l'acquisition d'œuvres italiennes, tout en complétant leur éducation artistique et sexuelle, à l'instar de James Boswell qui, en raison de ses pratiques libertines, contracta une maladie vénérienne au cours de son séjour dans la péninsule italienne¹². Le tableau de Zoffany, ainsi que les autoportraits qu'il réalisa au cours de son deuxième séjour italien, sont aussi riches d'enseignements sur les dynamiques émotionnelles de l'artiste.

La carrière romaine de l'Écossais James Irvine au tournant des dix-huitième et dix-neuvième siècles est l'objet de l'article de Philippe Prudent. Si les activités en tant que marchands d'art de ses compatriotes James Byres et Colin Morison ont fait l'objet de plusieurs publications, ce n'est pas le cas de celles d'Irvine. Grâce à l'étude de sa correspondance, essentiellement conservée à la *British Library*, Philippe Prudent souligne l'importance de ce personnage, demeuré peu connu, dans le marché de l'art romain. N'étant pas parvenu à se faire reconnaître en tant que peintre, Irvine s'imposa en effet comme un des principaux marchands d'art de la communauté britannique établie à Rome. C'est en large part grâce à son réseau italien qu'il put répondre aux demandes de plusieurs grands collectionneurs écossais et anglais.

Tout au long du dix-huitième siècle, les artistes venus de toutes les régions de l'Europe et parfois d'au-delà eurent l'occasion de se côtoyer dans l'atelier des peintres romains qui les formaient, mais aussi dans des institutions telles que l'Académie de Saint-Luc et l'Académie de France à Rome, dont une partie des enseignements étaient accessibles à tous. C'est ainsi que les peintres écossais furent nombreux à suivre les cours d'après le modèle vivant à l'Académie de France, aucun enseignement de cette nature n'étant proposé dans un centre de formation artistique public au sein de leur pays natal (Amblard : 2018). Dans sa contribution consacrée au mythe de la copie « d'après l'antique », Noémi Duperron analyse un aspect encore méconnu des échanges et rencontres entre les artistes étrangers venus étudier à Rome durant la seconde moitié du dix-huitième siècle. En étudiant l'accès à deux des principales collections publiques romaines – le Vatican et le Capitole –, elle constate que contrairement aux idées reçues, peu d'artistes copièrent d'après l'antique dans ces lieux qui demeurèrent difficiles d'accès et peu adaptés à l'étude. Elle souligne que l'Académie de France, et

12. Dans son récit de voyage, Boswell évoqua à plusieurs reprises son libertinage et ce fut James Murray, médecin du roi Jacques VIII-III, qui le soigna pour des poux du pubis (Boswell, 2 mai 1765, 74).

plus précisément la salle dite « des antiques » dans laquelle était exposée des copies d'après quelques-unes des statues gréco-romaines les plus célèbres, fut un lieu bien plus propice à l'observation et aux rencontres entre les artistes de diverses nationalités.

Au prisme des expériences de voyage, des relais diplomatiques et des médiations artistiques, il apparaît en somme possible de scruter les intenses dynamiques interculturelles et transnationales qui ont marqué la vie de la communauté écossaise et des autres communautés étrangères présentes à Rome au cours du siècle des Lumières. Il est patent que des enquêtes similaires gagneront à être menées en se référant à d'autres capitales italiennes et européennes. Par-delà le cas romain, c'est donc à une histoire interculturelle de l'Europe, tenue à bonne distance des historiographies nationales et de leurs présupposés téléologiques, que cet ouvrage entend contribuer. Du point de vue des études écossaises, il s'agit de mettre en lumière un aspect encore peu étudié de l'histoire de l'Écosse et de réévaluer l'importance du rôle de la communauté écossaise établie à Rome dans la vie culturelle, artistique et diplomatique à une échelle locale autant qu'internationale.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages à caractère de source

- AVANZO, Giovanni Battista, *Elogio del celebre P. Jacquier*, Rome, G. Puccinelli, 1790.
- BOSWELL, James, *On the Grand Tour Italy, Corsica, and France 1765-1766*, BRADY, Frank & POTTLE, Frederick A. (ed.), New York, Toronto & Londres, McGraw-Hill, 1955.
- COYER, abbé, *Voyages d'Italie et de Hollande*, Paris, Duchesne, 1775.
- DU BOCCAGE, Anne-Marie, *Lettres de Madame Du Boccage, contenant ses voyages en France, en Angleterre, en Hollande et en Italie, faits pendant les années 1750, 1757 et 1758*, Dresde, 1771.
- GROSLEY, Pierre-Jean, *Nouveaux mémoires, ou Observations sur l'Italie et sur les Italiens, par deux gentilhommes suédois*, tome second, Londres, J. Nourse, 1764.
- HENNEQUIN, Philippe-Auguste, *Mémoires de Philippe-Auguste Hennequin*, Jenny Hennequin (éd.), Paris, Calmann-Lévy, 1933.
- LALANDE, Jérôme de, *Voyage d'un Français en Italie, fait dans les années 1765 et 1766*, 8 vols., Paris, Desaint, 1769.
- LATAPIE, François de Paule, *Éphémérides romaines. 24 mars – 24 octobre 1775*, Gilles Montègre (éd.), Paris, Classiques Garnier, 2017.
- RICHARD, abbé, *Description historique et critique de l'Italie*, 6 vol., Paris, Desaint, 1769.
- WINCKELMANN, Johann Joachim, *Briefe (Lettres)*, Walther Rehm (éd.), 4 vols., Berlin, 1952-1957.

Études secondaires

- AMBLARD, Marion, « English and Scottish Jacobite Painters in Eighteenth-Century Rome », MACINNES, Allan I., GERMAN, Kieran & GRAHAM, Lesley (ed.), *Living with Jacobitism, 1690-1788*, Londres, Pickering & Chatto, 2014, 139-152.

- _, « Les peintres écossais à l'Académie de France à Rome au XVIII^e siècle ou l'impact de la migration des artistes écossais vers l'Italie », *Études Écossaises*, n° 20, 2018. URL : <http://journals.openedition.org/etudesecossaises/1417>; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesecossaises.1417> (consulté le 08/01/2023).
- _, « The Scottish painters' exile in Italy in the eighteenth century », *Études Écossaises*, n° 13, 2010, 59-77.
- BARROERO, Liliana & SUSINNO, Stefano, *La città degli artisti nell'età di Pio VI*, Rome, 2002.
- BORCHIA, Matteo, *Le reti della diplomazia. Arte, antiquaria e politica nella corrispondenza di Alessandro Albani*, Trente, Soprintendenza per i Beni culturali, 2019.
- CAFFIERO, Marina, DONATO, Maria Pia & ROMANO, Antonella, « De la catholicité post-tridentine à la République Romaine : splendeurs et misères des intellectuels courtisans », *Naples, Rome, Florence, une histoire comparée des intellectuels italiens (XVII^e-XVIII^e siècle)*, Jean Boutier, Brigitte Marin et Antonella Romano (dir.), Rome, École française de Rome, 2005, 171-208.
- CORP, Edward, *A Court in Exile : The Stuarts in France, 1689-1718*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004.
- _, *The King over the Water. Portraits of the Stuarts in Exile after 1689*, Édimbourg, The Trustees of the National Galleries of Scotland, 2001.
- _(dir.), *The Stuart Court in Rome : the Legacy of Exile*, Farnham, Ashgate Publishing, 2003.
- _, *The Stuarts in Italy 1719-1766. A Royal Court in Permanent Exile*, Cambridge, Cambridge University Press, 2011.
- ESPAGNE, Michel, *Les transferts culturels franco-allemands*, Paris, Presses universitaires de France, 1999.
- FAROULT, Guillaume, LERIBAUT, Christophe & SCHERF, Guillaume (dir.), *L'Antiquité rêvée. Innovations et résistances au XVIII^e siècle*, Paris, Louvre éditions – Gallimard, 2010.
- FOSI, Irene, « Non solo pellegrini : Francesi a Roma nella prima età moderna. Qualche esempio e osservazione », *Anabases*, 5-2007, 137-148.
- INGAMELLS, John, *A Dictionary of British and Irish Travellers in Italy 1701-1800*, New Haven & Londres, Yale University Press, 1997.
- MCCORMICK, Thomas Julian, *Charles-Louis Clérissseau and the Genesis of Neo-Classicism*, Cambridge, MIT press, 1990.
- MONTÈGRE, Gilles (dir.), *Le cardinal de Bernis. Le pouvoir de l'amitié*, Paris, Tallandier, 2019.
- _, *Voyager en Europe au temps des Lumières*, Paris, Tallandier, 2024.
- _, *La Rome des Français au temps des Lumières. Capitale de l'antique et carrefour de l'Europe. 1769-1791*, Rome, École française de Rome, 2011.
- MONTÈGRE, Gilles & CREPEL, Pierre (dir.), *François Jacquier. Un savant des Lumières entre le cloître et le monde*, Nancy, PUN-Éditions universitaires de Lorraine, 2017.
- MUCHEMBLED, Robert & MONTER, William (ed.), *Cultural Exchange in Early Modern Europe*, 4 vols., Cambridge, Cambridge University Press, 2006-2007.
- NICHOLSON, Robin, *Bonnie Prince Charlie and the Making of a Myth. A Study in Portraiture, 1720-1892*, Cranbury & Londres, Associated University Presses, 2002.
- ROCHE, Daniel, « Sociabilità culturale e politica : gli anni della pre-rivoluzione », *Cheiron*, 5^e année, n° 9-10, 1988.

- ROMANO, Antonella (dir.), *Rome et la science moderne. Entre Renaissance et Lumières*, Rome, École française de Rome, 2008.
- SKINNER, Basil, *Scots in Italy in the Eighteenth Century*, Édimbourg, Scottish National Portrait Gallery, 1966.
- VARELA BRAGA, Ariane & TRUE, Thomas-Leo, *Roma e gli artisti stranieri: integrazione, reti e identità (XV-XX s.)*, Rome, Artemide, 2018.
- WREDE, Martin & MONTÈGRE, Gilles (dir.), *Les Rome nouvelles de l'époque moderne*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2022.